

chrétienne, d'autres sont bien plus récentes; il en est de tout à fait modernes¹.

Les peuplades polynésiennes, comme les anciennes tribus américaines, ne forment donc pas une espèce particulière, mais sont simplement des rameaux détachés du tronc primitif de l'ancien monde. Ainsi par quelque côté que l'on considère les races humaines, couleur, conformation physique, langage, situation géographique, nous ne découvrons rien qui puisse constituer des espèces différentes ou attester une origine diverse; il existe des variétés et des races, mais leur apparition peut s'expliquer soit par des changements spontanés dans les individus, transmis par l'hérédité, soit par des modifications produites par le milieu, le climat, la nourriture, les mœurs, les habitudes et l'état social.

Il est vrai, du reste, que tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'établit que la *possibilité* de la formation des variétés et des races humaines; elle ne prouve pas le *fait* même de cette formation. Nous allons essayer maintenant de faire un pas de plus et de démontrer directement l'unité de l'espèce humaine.

¹ *Les Polynésiens et leurs migrations successives*, in-4°, Paris (1866), p. 176-177. Cf. Id., *Histoire générale des races humaines*, p. 145; A. Fornander, *An Account of the Polynesian Race*, 3 in-8°, Londres, 1878-1885.

CHAPITRE IV.

UNITÉ SPÉCIFIQUE DES RACES HUMAINES.

ARTICLE 1^{er}.

PREUVES PHYSIQUES DE L'UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE.

Prichard, dans son grand ouvrage, *Recherches sur l'histoire physique de l'espèce humaine*, a accumulé les preuves qui établissent le monogénisme, montrant que la structure anatomique de l'homme, ses caractères physiologiques et psychologiques sont les mêmes dans toutes les variétés et dans toutes les races¹. Blumenbach avait fait de même dans cet écrit célèbre *De generis humani varietate nativa* dont nous avons déjà parlé, et par lequel il a fondé la science anthropologique. M. de Quatrefages a marché sur les traces de ses deux illustres devanciers, dans son *Unité de l'espèce humaine*, et il a fondé sa thèse sur les mêmes arguments, en les mettant au courant de toutes les découvertes de la science contemporaine. La méthode qu'ils ont suivie

¹ Voir *Researches into the physical history of Mankind*, 5 in-8° et Atlas, Londres, 3^e édit., 1836-1847, le résumé final, t. v, p. 547-551.

est au-dessus de toute critique et les résultats auxquels elle les a conduits sont démonstratifs.

Des races d'une espèce quelconque ne forment qu'une espèce unique, lorsqu'elles offrent toutes les mêmes caractères essentiels, c'est-à-dire, lorsqu'on retrouve dans chacune d'elles les qualités propres qui distinguent cette espèce de toute autre et que les qualités propres qui les distinguent entre elles ne sont pas des différences spécifiques. Nous avons déjà vu qu'aucun des caractères par lesquels on différencie les races humaines n'est spécifique; il nous reste à montrer maintenant que toutes les qualités propres à l'homme, qu'on ne rencontre pas chez les autres animaux, se retrouvent dans chacune des races humaines et dans ces races seules.

Toutes les races humaines ont au fond la même organisation physique, les mêmes facultés intellectuelles et morales; elles se distinguent par là de tous les animaux et constituent une seule et unique espèce. Et d'abord, en ce qui concerne l'organisation physique de l'homme, elle est essentiellement la même dans toutes les races, chez l'homme fossile comme chez l'homme actuellement vivant :

Dolichocéphale ou brachycéphale, grand ou petit, orthognathe ou prognathe, l'homme quaternaire est toujours homme dans l'acception entière du mot... Plus on étudie et plus on s'assure que chaque os du squelette, depuis le plus volumineux jusqu'au plus petit, porte avec lui, dans sa forme et ses proportions, un certificat d'origine impossible à méconnaître¹.

¹ De Quatrefages, *L'espèce humaine*, édit. de 1879, p. 220; cf.

[A toutes les époques et dans toutes les races], on retrouve la même structure anatomique du corps, la même durée moyenne de la vie¹, la même disposition à la maladie, la même température moyenne du corps, la même vitesse moyenne dans les pulsations du poulx, la même durée de la grossesse... On ne trouve jamais une telle conformité dans les différentes espèces d'un genre; elle ne se trouve que dans les variétés d'une espèce².

On peut faire la même remarque au sujet de la nourriture :

Chaque animal se nourrit ou viande de la manière que la nature le lui prescrit, comme cela se voit par les carnivores, les herbivores, les ichthyophages et les vermivores... Il en est tout autrement de l'homme, qui est omnivore, et se nourrit de tous les mets imaginables, qui tous lui profitent également : la nourriture, de quelque nature qu'elle soit, ne cause aucune altération dans ses facultés mentales, ni dans sa constitution, ni dans sa vertu prolifique. Aussi suis-je d'opinion, qu'excepté la raison et le don de la parole, il faut regarder comme un des plus grands et des principaux avantages dont la nature a doué l'homme au-dessus des autres créatures, celui de pouvoir non seulement se nourrir de toutes sortes d'aliments, mais encore de conserver partout la faculté de multiplier son espèce³.

1d., *Hommes fossiles et hommes sauvages*, in-8°, Paris, 1884, p. 59.

¹ Sur ce point, il n'est question que des races actuelles, car nous savons par la Genèse que les premiers hommes ont eu une vie plus longue.

² H. Reusch, *La Bible et la nature*, p. 481.

³ P. Camper, *Réponse à la question de la société batave*, ch. VII,

Ce dernier point est plus remarquable encore que ne le pensait Camper; il est capital dans la question qui nous occupe. Le caractère qu'on regarde en effet comme le plus irréfragable et le plus certain, pour reconnaître que des races diverses appartiennent à une même espèce, est celui de la fécondité indéfinie des individus provenant de l'union entre parents de races différentes. Eh bien, ce critérium démontre que tous les hommes, à quelque variété qu'ils appartiennent, ne forment qu'une espèce unique. Les expériences les plus nombreuses et les plus variées établissent le fait et il est maintenant parfaitement démontré. « Les races humaines, dit Jean Müller, sont des formes d'une seule espèce, se reproduisant par la génération et se propageant; ce ne sont point les espèces d'un genre; s'il en était ainsi, leurs métis, en s'unissant ensemble, seraient stériles¹. » Cet argument est décisif.

Œuvres qui ont pour objet l'histoire naturelle, trad. Jansen, 3 in-8°, Paris, 1803, t. II, p. 420-422.

¹ *Handbuch der Physiologie*, 4^e édit., Coblenz, 1844, t. II, p. 773. Cf. A. de Quatrefages, *Hist. gén. des races hum.*, p. 45-47.

ARTICLE II.

UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE PROUVÉE PAR L'EXISTENCE DES MÊMES FACULTÉS INTELLECTUELLES ET MORALES DANS LES DIVERSES RACES.

Si nous nous élevons maintenant à des caractères d'un ordre supérieur, nous constatons également partout l'unité d'espèce. Tous les hommes sont doués d'intelligence et de raison. On a déprécié outre mesure, par esprit de système, l'intelligence de ce qu'on appelle les races inférieures, mais jusque chez les êtres les moins bien doués, la raison existe et il n'y a jamais qu'une différence de degré. Tous sont susceptibles d'éducation et de culture; tous se distinguent de la bête par une intelligence plus élevée. Les animaux, surtout ceux des espèces supérieures, ne sont dépourvus ni d'intelligence ni de mémoire, mais ils sont tous privés de raison, tandis qu'il n'y a pas une seule race humaine qui ne jouisse de la faculté de raisonner, d'abstraire et de généraliser.

Tous les hommes, même les plus sauvages sont également sociables. Il y a longtemps qu'Aristote a défini l'homme « un animal politique, » c'est-à-dire sociable. Certaines espèces animales sont aussi sociables, spécialement les abeilles et les fourmis; mais aucune n'a une organisation raisonnée, souple et flexible comme la nôtre, aucune n'a pour base la famille et ne peut se plier à toutes les circonstances des temps et des lieux.

L'association humaine a partout le même but, savoir : la sécurité et les secours mutuels, fondés en partie, principalement dans les petites tribus, sur les liens de parenté, en partie sur la communauté d'intérêts, et elle procure aux individus, par des procédés analogues, des moyens d'existence et des avantages particuliers qu'ils ne pourraient avoir dans l'isolement.

Ce qui permet à l'homme de vivre ainsi en société et de s'entendre avec ses semblables pour l'attaque comme pour la défense, pour son bien-être et pour son plaisir, c'est le don merveilleux qui lui a été départi à lui seul, mais qui est le privilège de toutes les races sans exception, le don de la parole. C'est grâce surtout à cet instrument incomparable qu'il peut développer son intelligence en fixant ses idées, en les recevant de ses semblables et en les leur communiquant à son tour. « Quel est ton sort, dis-moi? — D'être homme et de parler, » dit Sosie dans Molière. Le langage articulé est en effet son apanage exclusif, et s'il se sert de sons bien divers sous les diverses latitudes pour exprimer les mêmes idées, le fond du langage, malgré cette variété de signes arbitraires, est partout identique, composé des mêmes éléments et régi par les mêmes lois fondamentales. Quintilien l'a dit, il y a longtemps :

Si le Créateur nous a distingués du reste des animaux, c'est surtout par le don de la parole. Ils nous surpassent en force, en patience, en grandeur de corps, en durée, en vitesse, en mille autres avantages, et surtout en celui de se passer mieux que nous de tous secours étrangers. Guidés seulement par la nature, ils apprennent bientôt, et d'eux-

mêmes, à marcher, à se nourrir, à nager. Ils portent avec eux de quoi se défendre contre le froid; ils ont des armes qui leur sont naturelles; ils trouvent leur nourriture sous leurs pas; et, pour toutes ces choses, que n'en coûte-t-il pas aux hommes? La raison est notre partage et semble nous associer aux immortels; mais combien elle serait faible sans la faculté d'exprimer nos pensées par la parole, qui en est l'interprète fidèle! C'est là ce qui manque aux animaux, bien plus que l'intelligence, dont on ne saurait dire qu'ils soient absolument dépourvus¹.

Grâce au langage, l'homme peut transmettre à sa postérité les progrès qu'il a accomplis. L'usage de la parole vivante et celui de la parole écrite, qui donne une sorte d'éternité à la parole vivante, nous permettent de recueillir les trésors d'expérience amassés par ceux qui ont vécu avant nous et de les laisser comme notre plus précieux héritage à ceux qui viendront après nous. Tandis que l'instinct de l'animal est immuable, la raison de l'homme est essentiellement progressive. L'hirondelle bâtit encore aujourd'hui son nid comme aux premiers temps de la création et l'abeille du XIX^e siècle butine les fleurs et construit ses rayons de miel comme celle qui parut à l'aurore du monde²; mais

¹ Quintilien, trad. de La Harpe, *Lycée*, Dijon, 1820, t. III, p. 47-48.

² « Fit manifestum quod [animalia] non operentur ex intellectu sed per naturam, quia semper eodem modo operantur : omnis enim hirundo similiter facit nidum, et omnis araneus similiter facit telam, quod non esset, si ab intellectu et arte operarentur : non enim omnis ædificator similiter facit domum, quia artifex habet judicare de forma artificiati et potest eam variare. » S. Thomas, *In lib. II Physic.*, lect. XIII, *Opera*, Anvers, 1612, t. II, f. 26 a-b.

L'homme de nos jours, quoiqu'il soit physiquement à peu près le même que notre premier père, a accompli depuis lors de bien grandes conquêtes : il ne s'habille plus de simples peaux de bêtes et ne se couvre plus de feuillage, il ne s'abrite plus à l'ombre des arbres ou dans le creux des cavernes, il sait tisser la laine et le fil et bâtir des palais. Si quelques peuplades sauvages végètent encore dans la nudité et vivent dans de misérables cahutes, il leur suffit de se transplanter dans les villes pour jouir de tous les bienfaits de la civilisation, de tout le bien-être que nous ont légués les siècles antérieurs.

Les races les plus dégradées ont d'ailleurs, elles aussi, leur industrie. S'il y a sur ce point comme sur tant d'autres des différences, elles ne consistent pas dans la faculté même, mais dans les progrès réalisés. Partout l'homme sait faire du feu¹, il cuit ses aliments, il taille le bois et la pierre, il se fabrique des engins et des armes pour la pêche, la chasse ou la guerre ; partout, en un mot, il est industriel. Franklin, frappé d'admiration pour ce don que nous a fait le Créateur, définissait l'homme : un animal qui se sert d'outils². Cette définition peut en effet servir à distinguer notre espèce des animaux, parce que nous sommes le seul être qui sache se fabriquer des outils et s'en servir. Par

¹ Voir N. Joly, *l'Origine du feu*, se perdant dans la nuit des temps (avec des gravures) dans *la Nature*, 1879, 1^{er} semestre, p. 144-146.

² « A tool-making animal. » L. Noiré, *Das Werkzeug*, Mayence, 1880, p. 24.

là nous pouvons suppléer à tout ce qui nous manque, franchir rapidement les plus grandes distances, marcher sur la mer, voler en quelque sorte dans les airs, ouvrir les flancs des montagnes, subvenir à tous nos besoins, dompter et dominer toutes les forces de la nature.

Toutes les races, il est vrai, ne savent pas également tirer profit de cette puissance que Dieu leur a mise entre les mains et c'est là une des causes qui contribuent à creuser plus profondément l'abîme qui les sépare, mais si les unes ont réalisé plus de progrès que les autres, leur supériorité est due, au moins en grande partie, à ce qu'elles ont su faire un meilleur usage d'un autre don que la Providence a accordé à toutes sans distinction, la liberté. Le Dante l'a très bien dit :

Lo maggior don, che Dio per sua larghezza
Fesse creando, ed alla sua bontate
Più conformato, e quel ch'ei più apprezza,
Fu della volontà la libertate,
Di che le creature intelligenti
E tutte e sole furo e son dotate¹.

Oui, tous les hommes ont reçu du Créateur une volonté libre, le noir comme le blanc, le peau-rouge comme le mongol au teint cuivré. C'est le plus grand don qui nous ait été octroyé, parce que c'est celui qui nous met en état de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Le Créateur, malgré sa puissance infinie, ne pouvait produire qu'une créature bornée, mais ne pou-

¹ Dante, *Parad.*, v, 19, édit. Baudry, 3 in-32, Paris, 1864, t. III, p. 55.

vant créer l'homme parfait, il l'a créé perfectible. Voilà notre plus beau titre de noblesse et il est commun à tous les hommes. Il dépend de nous de nous élever au-dessus de nous-mêmes. Nous sommes capables de progrès, nous sommes capables de perfectionnement intellectuel et moral; tous les jours nous pouvons croître en science et en vertu; tous les jours nous pouvons tendre vers l'idéal du bien et du vrai et tous les jours nous en rapprocher davantage. Nous sommes une plante divine qui a le privilège de produire, si elle veut, des fleurs toujours plus belles.

En même temps que cette faculté fait de nous des êtres perfectibles, elle nous rend également des êtres responsables, capables de mérite et de démerite. Tous les hommes, en effet, et les hommes seuls, sont des êtres moraux¹. Aucun des animaux n'a comme nous une conscience; aucun ne distingue le bien du mal. Il n'est pas de race humaine, au contraire, qui n'ait l'idée du devoir, du vice et de la vertu, de l'existence d'une autre vie; le sentiment de la piété filiale existe partout; la notion de la justice et des obligations réciproques des uns à l'égard des autres est universelle; la violation grave de la loi naturelle a pour châtement immédiat le remords chez les peuples sauvages comme chez les peuples policés. Ces divers éléments de la moralité ne sont pas, sans doute, également clairs et développés dans les différentes nations, mais c'est moins à cause de la

¹ Voir A. de Quatrefages, *Histoire générale des races humaines*, p. 252-283.

race que par suite des progrès plus ou moins grands de la culture intellectuelle, de la civilisation et par l'effet de circonstances de tout genre.

Le sentiment moral est inséparable du sentiment religieux. Le caractère religieux de l'homme est un trait si important qu'afin d'échapper aux conséquences qu'on en tire, en faveur de l'unité de notre espèce, les uns, parmi les polygénistes, ont nié son universalité, les autres ont contesté sa valeur. C. Vogt s'est fait remarquer parmi ces derniers. Voici ce qu'il dit dans ses *Leçons sur l'homme* :

[La *religiosité*] ne prouve pas du tout que ce sentiment corresponde chez l'homme à une nouvelle activité ou à une nouvelle faculté intellectuelle. Cela prouve seulement que, devant des phénomènes dont il ne peut saisir les causes, l'homme se fait des idées que l'animal ne se fait pas, parce qu'en raison de ses moindres facultés intellectuelles, l'animal ne se sent pas porté à réfléchir sur les causes de ces phénomènes. Le crétin stupide ne fait aucune attention au tonnerre; le niais en a peur comme d'un phénomène puissant dont il ne peut deviner la cause; le païen déduit d'un x inconnu un dieu du tonnerre; le chrétien convaincu fait tonner son maître suprême, et l'homme intelligent qui connaît la physique fait lui-même tonnerre et éclairs, lorsqu'il peut disposer des appareils nécessaires. Telle est la marche générale des idées religieuses et je ne saurais réellement trouver aucune raison pour rattacher la religiosité au genre humain comme une faculté intellectuelle spéciale... La crainte du surnaturel, de l'inconnu, est le germe de toutes les idées religieuses, et cette crainte est développée à un haut degré chez nos animaux domestiques intelligents, chez le chien et le

cheval. Le germe de ces idées, plus développé chez l'homme, a été converti en système, en foi... Aucun animal n'a donc la foi, mais il a la crainte de l'inconnu, et n'est-ce point sur la crainte de l'inconnu, sur la crainte de Dieu, que l'homme a basé toutes les religions¹?

Il les a basées aussi sur l'amour de Dieu, mais peu importe dans la question présente. Quand on est obligé de recourir à des arguments pareils à celui de l'auteur des *Leçons sur l'homme*, c'est reconnaître implicitement qu'on n'a aucun argument sérieux à apporter en faveur de sa thèse. On a beau nous répéter avec l'incrédule antique :

Primus in orbe deos fecit timor²,

il n'en reste pas moins vrai que tous les hommes, se distinguant par là des animaux, auxquels jamais personne, excepté M. Vogt, n'a imaginé d'attribuer une religion, tous les hommes sont religieux. C'est en vain qu'on a tenté de le nier, en abusant des récits de voyageurs peu observateurs ou peu scrupuleux et indignes de foi. Les naturalistes incrédules qui, reconnaissant l'importance de la religiosité, ont voulu l'enlever à diverses races humaines, sont tombés dans l'erreur. Sir John Lubbock, dans *L'homme préhistorique*, énumère une dizaine de peuplades ou tribus qu'il assure

¹ C. Vogt, *Leçons sur l'homme*, trad. Moulinié, 2^e édit., 1878, p. 307-309.

² Stace, *Thebaïde*, III, 661. Stace a copié ce vers dans Pétrone.

n'avoir point de religion¹. M. George Pouchet dit également :

On trouve [des] hommes qui n'ont ni idées religieuses, ni dieux, ni cultes. Trois vastes régions de la terre, habitées par des populations encore sauvages, paraissent être restées jusqu'à notre époque franches de croyances religieuses : c'est l'Afrique centrale, l'Australie et les terres boréales².

M. George Pouchet se trompe comme M. Lubbock. Des savants peu suspects, qui ont étudié la question *ex professo*, reconnaissent en termes exprès qu'il n'existe aucun peuple sans religion. « L'assertion d'après laquelle il y aurait des peuples ou des tribus sans religion, dit un rationaliste, M. Tiele, repose soit sur des observations inexactes soit sur une confusion d'idées. On n'a jamais rencontré de tribu ou de nation qui ne crût à des êtres supérieurs, et les voyageurs qui ont avancé cette opinion ont été plus tard contredits par les faits³. » M. G. Roskoff, qui a écrit un livre spécial sur les religions des races inférieures, prouve par les faits que les tribus les plus dégradées elles-mêmes sont religieuses à leur manière⁴. On trouve des vestiges de religion jus-

¹ J. Lubbock, *L'homme préhistorique*, trad. Barbier, p. 637-638.

² G. Pouchet, *De la pluralité des races humaines*, 2^e édit., 1864, p. 97.

³ *Manuel de l'histoire des religions*, trad. Vernes, 2^e édit., 1885, p. 12. — Confucius et les anciens Chinois n'ont pas été athées, comme on l'a prétendu. Voir d'Hervey-Saint-Denis, *Mémoire sur les doctrines religieuses de Confucius*, lu à l'Institut le 25 octobre 1886 et publié dans le *Journal officiel*, 30 octobre 1886, p. 4986 et suiv.

⁴ G. Roskoff, *Religionswesen der rohesten Naturvölker*, Leipzig,

que dans les débris informes que nous ont laissés les hommes préhistoriques¹.

Toutes les races humaines sont donc religieuses comme elles sont perfectibles, morales, industrieuses, sociables, douées de raison, de parole, de libre arbitre. Rien de tout cela n'existe chez les animaux et tout cela existe chez tous les hommes, sous tous les climats et sous toutes les latitudes :

E tutte e sole furo e son dotate.

Rien ne distingue donc essentiellement les variétés humaines les unes des autres ; tous les caractères qui les différencient sont secondaires et accessoires, et nous pouvons conclure avec M. Hollard, terminant par ces mots son étude sur l'homme : « Le genre homme ne constitue qu'une seule espèce, et sa diversité reste dans les limites d'une seule et même nature². » C'est là la confirmation de ce que nous enseigne la Genèse. Quand on lit dans les ouvrages de certains naturalistes la description des races humaines, on peut être tenté de se demander s'il n'existe pas en effet des espèces d'hommes différentes ; mais quand on voit de près ceux qu'on nous a représentés sous des traits si difformes, quand

1880. W. Schneider, dans ses *Missverständnisse, Missdeutungen und Misshandlungen*, in-8°, II^{ter} Theil, Paderborn, 1886, III^e Abschnitt, prouve aussi qu'il n'y a pas de peuple sans religion.

¹ Voir N. Joly, *L'homme avant les métaux*, 1879, p. 300-312.

² *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, t. VII, 1873, p. 340.

on converse avec eux, quand on vit avec eux, on sent bien vite ces impressions se modifier. Qui, en Europe, a été en rapport avec des Japonais, des Chinois ou avec quelques-uns de ces Nègres élevés dans nos grandes villes et instruits dans nos écoles¹, et a pu croire sérieusement que ce n'étaient pas des hommes comme nous ?

¹ Voir le plaidoyer d'un nègre d'Haïti, M. A. Firmin, en faveur des hommes de couleur : *De l'égalité des races humaines*, in-8°, Paris, 1885.